

Jean-Michel Guénassia, *Le Club des Incorrigibles Optimistes*

Paris, Albin Michel, 2009, 768 p., 23,90 euros

Terence Carbin

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/428>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.428

ISSN : 2262-3353

**Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 220

ISSN : 1142-852X

**Référence électronique**

Terence Carbin, « Jean-Michel Guénassia, *Le Club des Incorrigibles Optimistes* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/428> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.428>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Jean-Michel Guénassia, *Le Club des Incorrigibles Optimistes*

Paris, Albin Michel, 2009, 768 p., 23,90 euros

Terence Carbin

---

## RÉFÉRENCE

Jean-Michel Guénassia - *Le Club des Incorrigibles Optimistes*, Paris, Albin Michel, 2009, 768 p., 23,90 euros

- 1 La littérature avait, naguère, cette supériorité impériale qui faisait dire, en refermant un livre : c'est un très bon livre. Depuis, elle a été détrônée par un art qui lui est infiniment supérieur et qui fait dire dès la moitié d'un roman : cela ferait un très bon film.
- 2 Un roman qui débute par un enterrement et fini par un enterrement au bout de 760 pages n'est pas très engageant. Et pourtant, on s'engage. Mieux, on partage la vie du héros. On est Michel, 11 ans à l'arrivée de Mongénéral ; on est Michel, petit-fils d'un ouvrier immigré d'Italie et fils d'une maman cousue de bourgeoisie ; on est Michel pendant 5 ans de sa vie au quartier Latin ; on est cet adolescent de la décolonisation qui subit le rapatriement d'une partie de sa famille et se moque de l'accent pied-noir de ses cousins ; on est ce presque adulte qui va à Henri-IV et obtient son baccalauréat, vit son premier choc amoureux (au sens premier) et son corollaire, le chagrin...
- 3 Nous sommes dans ces drôles d'années qui tournent autour de l'an 1960. Le rock vient de déferler dans l'Hexagone, la guerre d'Algérie éparpille les familles, le communisme dresse son mur rouge de froideur, un mur absurde qui tombera en 1989, de guerre lasse. En ces années-là, les convictions sont vissées aux viscères ; en avoir est plus important que d'accéder au confort électroménager. On fait déjà le ménage dans l'Algérie française, on fait le ménage dans cette Union Soviétique offrant un bonheur qui met en fuite ses ressortissants.

- 4 Le jeune Michel, très doué pour la lecture en marchant, tire, intrigué, le rideau du fond du café où il dispute (et gagne) des parties de baby-foot et y découvre... Sartre et Kessel, pliés de rire en compagnie de ces fuyards aspirant à la liberté venus du froid qui ne pensent qu'à jouer aux échecs, à boire, à rire et à laisser des ardoises au patron complaisant du Balto. On boit mais on ne broie pas du noir : derrière le rideau, le C.I.O, le Club des Incorrigeables Optimistes, où l'on s'engueule et compare les régimes les plus absurdement totalitaire : *“Moi on m'a accusé de sabotage parce que je suis arrivé en retard à mon travail ; moi, d'espionnage parce que j'étais en avance ; et moi je suis arrivé à l'heure et l'on m'a accusé d'avoir acheté ma montre à l'Ouest.”* L'optimisme est un sport dont les épreuves font office d'entraînement.
- 5 Vivre son adolescence française en ces années-là, c'est vivre la liberté comme le rock n'roll : en mode binaire. Est ou Ouest, Algérie française ou FLN, bourgeois ou ouvrier, rock ou classique, matheux ou littéraire. Au Balto, on passe ses jours à jouer aux échecs, comme pour rejouer l'échec d'un système absurde qui broie l'homme absurdement. Michel qui côtoie ces pions russes, tchèques, hongrois, grecs, échappés de l'échiquier politique, a dû, à son tour, passer un rideau autrement plus souple qu'un rideau de fer pour basculer dans l'âge d'homme.
- 6 En refermant le livre de J.-M. Guénassia, on se dit que ça ferait un très bon film. Parce qu'on a le désir simple de voir son roman s'animer, tant il est cinématographique. Parce qu'on s'interroge : sont-ce des souvenirs ? Les événements se sont-ils déroulés tels que racontés ? Parce qu'on n'a pas vécu cette période, on vérifie plusieurs fois que, sur la couverture, il est bien écrit “roman”. On apprend plus tard que l'auteur est scénariste. C'était donc ça ! Mais 760 pages étaient-elles nécessaires pour nous faire entrer dans l'Histoire ? Cela dépend : reproche-t-on à Delacroix d'avoir réalisé en grand format *La liberté guidant le peuple* ?